

UN REVE.

Dans le vieux manoir, sous un toit d'origine au-dessus de la colline, Gilberte de Varage écrivait l'idée de quel que princeps prisonnière d'une vieille femme malade. En réalité, la fête était une tante avec sa tante, un tracas, un tyranisme et la vie solitaire de la belle jeune fille était donc dans sa monotone existence. Mais ce rôle de captive, sa propre imagination le lui avait donné sans qu'elle se souvint le moins du monde, au contraire.

Tout jeune et très libre, elle avait pu se bécoter dans la bibliothèque du château; par une grâce spéciale, elle avait repoussé les courtes liaisons de dix huitième siècle, mais s'était avivement jetée sur les romans de chevalerie et plongée dans les récits merveilleux du cabinet des fées, au lieu de se consacrer à l'étude de la littérature moderne.

Le soir, elle se trouvait devant elle. Le manoir était orné par la façade d'une loggia rustique commune aux vieilles gens, était devenu la demeure économe d'un génie puissant et jaloux: le parc immense et inculte se peuplait d'êtres fantastiques avec les quels elle rêvait dans une grande familiarité. Oh, les féériques voyages à travers la forêt marquée, les périlleuses aventures au milieu des vallées ombragées de bruyères; après s'être égarée aux rochers et piégée aux orties, elle arrivait à l'île Bleue où régnait le prince Bien Aimé dont elle devenait la femme... naturellement.

Cette île était, tout en haut de la colline, un coin délicieux, embasé d'arbustes, tapissé d'une mousse fleurie d'où l'on apercevait, pardessus le montonnement vert des vallées, le bleu lointain et infini de la mer.

Gilberte goûtait là des douceurs exquis: pendant des heures, les yeux plongés dans l'horizon, respirant, avec l'air pur, la santé et le bonheur. C'était bien vraiment l'île heureuse où l'on planait au-dessus des misères humaines, en plein ciel, dans le calme divin des esprits de lumière.

Mais, lointaine et grêle, la cloche de dinatoire faisait entendre, Gilberte avait grand faim et retrouvait la forêt ensorcelée en haut de la colline. Elle se mettait à table avec plaisir, en face de sa tante devenue le génie terrible qui la retenait en son pouvoir.

La soirée se passait doucement, la tante tricotait, la nièce se plongeait dans une de ses lectures favorites; à dix heures, toutes deux allaient se coucher. Gilberte dormait comme un loir et s'éveillait le lendemain prête à recommencer le voyage à l'île Bleue. Ceci la conduisit, robuste et saine jusqu'à l'âge de dix huit ans.

A cette époque, le prince Bien Aimé lui laissa du vide à l'âme et l'île Bleue lui parut au point de vue admirable à l'horizon duquel elle était soulevée voir paraître... autre chose. Et les fêtes écoutèrent sans doute le souhait de leur fille, cette autre chose vint remplir à nouveau la petite tête ardente de Gilberte.

Figure toi, petite, que je viens de recevoir des nouvelles de mon neveu à la mode de Bretagne, Arnold de Charamette. J'ai jamais sa mère comme une sœur. Je le croyais mort, ce garçon, depuis longtemps qu'il ne donnait signe de vie. Te le rappelles-tu, Gilberte?

— Pas de tout, ma tante.

— C'est incroyable comme, de nos jours, la jeunesse manque de mémoire. Voyons, tu avais au moi...

Mlle de Varage calcula et trouva qu'à cette époque, Gilberte avait six mois: elle était excusable d'avoir oublié son cousin.

C'était, dit la tante, un beau petit garçon, solide, courageux, un vrai petit diable au grand bonnet de blonde. Il fut parti pour le Canada, le pays de son père. Après la mort de ses parents, il s'est mis à parcourir la Manche, en explorateur et le journaux ont parlé de lui, à ce que m'a dit M. Casette, car moi, je ne les lis jamais.

M. Casette était le seul voisin à trois lieues à la ronde et l'autre visiteur du château, sauf le curé avec lequel, il venait dîner le dimanche.

— S'il ressemble à un dernier portrait que j'ai en de lui, il doit être fort bien, mon neveu Arnold.

— Montrez-le moi, ma tante.

Son cousin! Elle avait un cousin beau, vaillant, courtois, de vraies aventures, de vraies: Quelle révélation!

Certainement, il était beau. Elle tenait une photographie représentant un jeune homme gaillard, coiffé d'un large feutre et orné d'un épave sur le canon de son fusil. Voilà un héros. Ses rêves de petite fille étaient donc, un autre commencement.

— Je vais maintenant te faire lire sa lettre.

Le Drapeau DES VOLONTAIRES.

Le 22 mai 1871, à dix heures du matin, G... surnommé le Grand-Louis à cause de sa force et de sa taille, ouvrier tisserand, appartenant à la commune de Montrouge, se rendit à la mairie de son arrondissement en hâte. Comme tant d'autres, il ignorait que les troupes de Versailles faisaient entrer la veille dans Paris. Il apprit brusquement la nouvelle, et il s'écria:

— Oh sont les camarades de mandata!

— De côté de la gare Montparnasse, sur barricade.

— C'est bon! j'y vais.

Il dégrada son fusil, dont il était très fier. C'était un carré d'étoffe rouge, avec une inscription en lettres noires: "Vive la Commune ou la mort!", substituée, depuis le 26 mars, au drapeau qu'il avait, non sans bravoure, promené dans les batailles du premier siège.

Le Grand-Louis prit le pas gymnastique, rallia en route une douzaine de fédérés indécis, et il arriva à la barricade avec sa petite troupe. Les "Volontaires de Montrouge" étaient loin d'être au complet, et la défense était construite avec des débris de bois divers.

Il planta son fusil, qui avait encore presque l'éclat du neuf, au sommet des morceaux de pavés, et il attendit.

Il n'y avait en encore que des alertes. Un réquisitionnaire des provisions chez les commerçants voisins et l'on entendait, non sans quelque inquiétude, mais assez gaiement encore. Les autres officiers de la garde nationale, qui n'avaient pas d'instructions nettes, se rallièrent d'instinct au commandement du Grand-Louis. Il avait gardé de l'entrain, du bagout et presque de la confiance.

La canna et la fusillade se rapprochaient à deux heures, la bataille s'engagea sérieusement. La barricade fut attaquée avec méthode, et bien qu'elle eût résisté d'abord vigoureusement, le moment vint où il fallait l'abandonner. Le Grand-Louis en jamba deux cadavres et arracha son fusil. Puis, avec une sorte d'ordre encore, il rassembla les hommes décidés à la lutte et gagna avec eux le boulevard Montparnasse.

Des barricades s'y dressaient, où il y avait déjà moins de défenses. Avec sa belle humeur, qui résistait à toutes les épreuves, le Grand-Louis apporta aux combattants comme un soufflé d'énergie. "La Commune ou la mort!" disait son drapeau. A ceux qui, voulant bien se battre, mais concevant quelques doutes sur le dévouement, lui demandaient ses impressions, il répondait gaillardement:

— Faut voir encore!

Il était comme beaucoup d'autres, à ce moment: il ne voulait pas penser.

Les régiments de ligne et les marins, commandés par l'amiral Rebour, n'entraient pas raisonnablement de cette ligne de défense. Elle tomba, cependant, entre leurs mains. Et le Grand-Louis fut bien forcé de convenir que cela devenait grave.

Il avait les mains noires de poudre, une balle avait troué son képi: il avait fariblement ébaud. En passant devant un restaurant dont la devanture était fermée, il se rappela tout à coup un gai dîner qu'il y avait fait, l'année précédente, à cette époque même... Du diable s'il prévoyait alors tout ce qui devait lui arriver!

Mais il ne s'agissait pas de faire du sentiment! Avec une cinquantaine d'hommes, il se replia, d'étape en étape, portant toujours son drapeau, vers la rue Soufflot. Là, il y avait des tranchées formidables, et l'on devait tenir longtemps. Il ne put s'empêcher d'être frappé du rôle singulier de la foule des combattants: beaucoup d'entre eux n'avaient pas d'uniforme et un groupe était commandé — et obéi — par un vieux, coiffé d'une calotte de velours noir et chaussé de pantoufles en tapiserie. Des femmes aidaient à servir une pièce de canon.

D'autres, venus de quartiers éloignés, étaient mornes et résolu. Il y eut une querelle, parce qu'un officier avait déposé d'un coup de pied un tonneau d'eau-de-vie, dont quelques malheureux, absolument ivres, voulaient s'emparer.

Le lendemain matin, dès le petit jour, des mitrailleuses envoyèrent de la place Médicis, une volée de projectiles. La barricade se répandit, pendant près de deux heures, par la canna et par une fusillade nourrie, qui fut très meurtrière pour les troupes de Versailles, retardant l'assaut. Mais des colonnes s'engagèrent dans tou-

Le Tsar et les Crocodiles.

Il y a une dizaine d'années, le tsar Nicolas II, alors prince héritier, s'arrêta à Batavia, au cours de son voyage autour du monde. Les environs de cette ville fourmillent de crocodiles, et l'auguste visiteur manifesta le désir de tuer un moussu de ces sauriens.

Les autorités de Java furent très embarrassées. Tuer un crocodile n'est évidemment pas un exploit aussi pénible que la conquête de la Toison d'or; il suffit de le surprendre pendant son sommeil. Mais cet animal est très astucieux: à l'inverse des couleuvres parisiennes, le moindre bruit le réveille. Pour l'approcher, il faut se tenir tranquille au fond d'une barque, le fusil tout prêt.

En outre, quel nez seraient fait les autorités locales si le tsaritch était rentré bredouille! Il fallait donc, à tout prix, inventer un subterfuge. A quelques kilomètres de Batavia, le delta du Tanagerang abonde en crocodiles. Pour les amener, on jeta dans le fleuve des quantités de poissons, d'oiseaux et de canards, car ce reptile passe pour une bête galeuse. Mais chaque fois qu'il venait à l'atterrir, un énorme hampeau fixé à une solite perche...

Semblables aux lions de La Fontaine, les crocodiles mangent glorieusement; aussi, en moins d'une heure, trois d'entre eux, longs de vingt à trente pieds, avaient été avalés le canard ou le poulet tentateur. On les attachait donc à des piquets habilement dissimulés par des juncs et des hautes herbes.

Le lendemain, un grand pompe, sur lequel on avait installé un crocodile. L'héritier du trône impérial avait pris place, avec sa suite, sur un yacht des plus élégants; les seigneurs de Java, les Européens, japonais ou chinois, s'étaient entassés dans des barques. Cette flottille faisait un vacarme à mettre en fuite des crocodiles même empaillés.

Tout à coup, on voit émerger de l'eau trois énormes têtes de reptiles immobiles, comme s'ils avaient conscience du grand honneur qui leur est réservé. Le tsaritch se lève, met en joue, et pan! Les deux crocodiles qui l'accompagnaient en font saut: pan! pan!

Victoire! Les trois coups ont porté!

Des Malais bien stylés se jettent à l'eau. Ils font disparaître, sans en avoir l'air, les chaises, les hampeaux et les piquets. Les trois énormes crocodiles sont chargés sur des barques, et les chasseurs rentrent à Batavia... triomphants!

Un Chapeau Unique.

On sait le goût que professent les Anglais pour les objets portés par des personnages illustres. Les collectionneurs se les disputent à prix d'or. Cette passion tourne souvent à la manie. Un Anglais vient de mourir, dont le principal trésor consistait en un simple chapeau de paille. Mais chaque brin de ce singulier couvre-chef avait été touché par des lèvres royales. Son propriétaire l'avait constitué patiemment petit à petit, en suivant pendant plusieurs années le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII.

Chaque fois que Son Altesse Royale avait absorbé une boisson glacée avec un chapeau, le seigneur ramassait précieusement le tuyen de paille, et lorsqu'il en eut une collection suffisante, il s'en fit faire un chapeau, qu'il portait comme une relique.

— Pas un de ces brins, s'écriait-il avec fierté, qui n'ait servi à paiper une royale langue!

Les héritiers, gens pratiques ne cherchant qu'à se débarrasser d'un objet encombrant et d'un prix convenable, le chapeau de paille fut vendu à un marchand de chapeaux.

Rétablissement du roi George. Dresde, Saxe, 10 octobre.—Le roi George, qui était malade mercredi dernier au point que sa famille s'assembla à Pillnitz, la résidence d'été de la cour de Saxe s'est remis d'une façon remarquable, et s'est promené en voiture pendant une demi-heure hier.

REPUBLICQUE ARGENTINE. DEPECHE S

Le ministère du président de la République, qui va prendre le pouvoir le 12 octobre, est aujourd'hui constitué.

M. Terry, actuellement ministre des affaires étrangères et par intérim des finances, prendra le portefeuille des finances; M. Beazley, préfet de police, devient ministre de l'intérieur; M. Rodriguez Larreta, ministre des affaires étrangères; M. Santa Marina, ministre de l'agriculture; M. Ojeda, ministre des travaux publics; le général Godoy, ministre de la guerre, et le capitaine de vaisseau Martin, ministre de la marine.

Le bruit avait couru d'un complot militaire contre lequel le ministre de la guerre et le préfet de police avaient dû prendre des mesures de précaution; mais la "Tribuna", organe du président Boca, dit que celui-ci, tout en ne connaissant le rôle des deux fonctionnaires, les a assurés qu'il n'y avait motif d'inquiétude, que la situation du pays ne justifiait aucune perturbation, que l'armée était loyale par tradition, et que l'ère des révolutions est close pour toujours.

La Chambre a approuvé à une grande majorité l'acquisition par la nation du port de la Plata, appartenant à la province de Buenos-Ayres.

Les reliques de Nelson

On mande de Londres que le tribunal de Old Bailey a jugé William Alfred Carter qui, il y a quelque temps, arrivait d'Australie et réclamait audacieusement une récompense pour avoir retrouvé une partie des reliques de Nelson, volées, il y a quatre ans, à l'hôtel des Invalides de Greenwich. L'accusé déclarait avoir rencontré le voleur de ces reliques en Australie et les avoir attachées de force, "par patriotisme," pour les restituer au pays.

Les débats ont prouvé qu'il était lui-même le voleur et qu'il avait réussi à vendre une partie de son butin historique, tout en rapportant la chaîne et la montre du vainqueur de Trafalgar, dans l'espoir d'obtenir une forte récompense.

William Alfred Carter a été condamné au maximum de la peine — sept ans de travaux forcés — après une allocution du juge, qui a déclaré que le vol des reliques d'un héros anglais, reliques d'une valeur inestimable par les souvenirs qu'elles évoquent, était une "offense à la nation tout entière."

De l'influence de la musique sur le système capitalaire.

C'est le titre d'une conférence qu'une doctoresse vient de faire et où elle a essayé de prouver que les instruments de musique font pousser les cheveux, tandis que d'autres conduisent irrémédiablement à la calvitie la plus complète.

Le piano, paraît-il, ainsi que le violoncelle et la harpe, exercent une influence des plus favorables sur la croissance des cheveux; les instruments à vent, par contre — le trombone et le cor de chasse plus spécialement — sont de véritables générateurs de billes de billard.

De là à inventer un gramophone qu'on nous recommandera un de ces jours comme remède infallible contre le dépouillement des cheveux, il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu.

GLORIEUX ANNIVERSAIRE.

Le 20 septembre, plusieurs régiments ont été le cinquante-nuitième d'une grande bataille à laquelle ils ont eu l'honneur d'assister, d'une des brillantes victoires de l'armée française, d'autant plus brillante que leurs troupes eurent affaire à un adversaire particulièrement redoutable, doué d'un égal héroïsme, et qu'il fallut tout le courage des petits soldats de France, et aussi l'audacieuse habileté de leurs chefs pour gagner, non sans peine, la victoire.

La victoire de l'Alma fut la première étape de cette route glorieuse qui conduisit le drapeau français à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert, à Malakoff. Gloire aux hommes qui ont écarté cette grande lutte à bonne fin, au milieu de difficultés insurmontables, à Saint-Arnaud, à Canrobert, à Mac-Mahon, à Pélissier, à Bazeille, à Saint-Arnaud surtout, mort au milieu de son triomphe comme jadis Nelson à Trafalgar....

C'est à ces grands soldats que revient l'honneur du succès de la dure campagne, aussi honorable, aussi glorieuse pour la France qu'elle le fut pour les intrépides adversaires d'alors, les amis déjà, les alliés d'aujourd'hui.

Télégraphiques

En Mandchourie.

St Pétersbourg, 1er octobre.—Le ministère de la guerre admet que d'importants mouvements ont eu lieu à l'est de Moukden, mais les fonctionnaires se refusent, pour des raisons stratégiques, à faire connaître la nature exacte de ces mouvements.

On dément formellement à St Pétersbourg le télégramme de Shanghai annonçant qu'un engagement général, qui aurait tourné à l'avantage des Japonais, ait été livré près de Moukden.

Les Russes conservent toujours leurs positions de Moukden; ils ont même des avant-postes jusque près de Yentai.

On attache une importance considérable au rapport du général Sakharoff, annonçant que des bandes chinoises combattent dans les rangs japonais.

Cette nouvelle parvenue à St Pétersbourg en même temps que le rapport annonçant que des bandes chinoises avaient fait une tentative pour couper la ligne de chemin de fer entre Moukden et Harbin révèle les relations étroites qui existent entre les japonais et les organisations de bandits dans cette partie de la Mandchourie.

On reçoit très peu de nouvelles du front de l'armée et les rapports qui parviennent à St-Pétersbourg se contredisent tous plus ou moins. Il semble cependant qu'Oyama est prêt à assumer l'offensive.

L'organe de l'armée ne croit pas qu'une avance immédiate se produira. Ce journal attache une grande importance aux rapports annonçant qu'une épidémie fait rage dans les rangs de l'armée japonaise.

Tué par ses partisans.

Buenos Ayres, 1er octobre.—Le bruit court que le général Basilio Muñoz, chef des révolutionnaires de l'Uruguay, a été tué par ses anciens partisans.

Le général Muñoz est devenu le chef des révolutionnaires de l'Uruguay après la mort du général Aparicio Saravia. Il est bien sûr parvenu à rétablir la paix avec le gouvernement mais les chefs révolutionnaires y compris deux membres de la famille de Saravia, ont annoncé qu'ils ne soustraient pas à l'action de Muñoz, et ils ont continué la révolution.

Les commissaires philippins

Manille, 1er octobre.—Les commissaires philippins à l'Exposition de St-Louis, qui ont visité différents États de l'Union et la plupart des grandes villes du Nord, sont arrivés aujourd'hui à Manille, venant de San Francisco.

A leur arrivée ils ont été escortés au palais du gouverneur par un cortège de 5000 écoliers. Le gouverneur Wright leur a souhaité la bienvenue.

Tous les commissaires sont enthousiasmés de leur voyage et ont exprimé le profond regret qu'ils ont eu de quitter les États-Unis.

Tentative de suicide.

Oklahoma City, Okla, 1er octobre.—Le général John O. Casler, qui fut un membre distingué des armées de Stonewall Jackson et de Lee et qui a écrit une histoire de la guerre civile en Virginie, a essayé de se suicider en prenant de la morphine. Il se rétablit.

La canonnière "Paducah"

Washington, 10 octobre.—Sur l'invitation du secrétaire de la marine, le maître de Paducah, Ky., a choisi Mlle Ida Mayer de cette ville, pour servir de marraine à la canonnière "Paducah" qui sera lancée à Morris Heights, N. Y., le 11 octobre prochain.

Trève d'hostilités.

Buenos Ayres, 1er octobre.—La trêve entre les autorités de l'Uruguay et les révolutionnaires continue en attendant que les nouvelles propositions de paix soient acceptées ou refusées.

Des rapports du Paraguay annonçant que de petits engagements ont lieu à l'endroit des troupes du gouvernement et des révolutionnaires, mais ces nouvelles sont si contradictoires qu'il est impossible de savoir si elles sont exactes.

Les deux partis se prétendent maîtres de la situation mais on a tout lieu de croire qu'il n'y a pas eu de grands changements de rapport.

On rapporte de Corrientes que John N. Ruffin, consul américain à Ascension, Paraguay, agit comme agent pour le président Ezcurra et qu'il a télégraphié à Washington directement ou par l'intermédiaire du ministre américain Finch à Montevideo pour demander un cuirassé dans le but d'aider le gouvernement.

Nouveaux timbres américains.

Les nouveaux timbres américains, dont l'émission extraordinaire avait été décidée à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition de Saint-Louis, viennent de faire leur apparition.

La série comprend: un timbre de 1 cent gros vert, avec le portrait de Livingstone encadré de paysage; un timbre de deux cents gris-vert avec le portrait de Jefferson; un timbre de trois cents violet, avec le portrait de Monroe; un timbre de cinq cents bleu-vert, avec le portrait de McKinley; un timbre de 10 cents bistre, où se détache en couleur une carte minuscule de la Louisiane.

Ces timbres en largeur, d'une gravure parfaite et d'une belle teinte décorative, feront l'honneur des collections.

Les créanciers des Humbert.

Paris, 1er octobre.—Les créanciers de la famille Humbert-Crawford, recevant une dividende de 12 pour cent.

Meurtre mystérieux.

Tallahassee, Floride, 1er octobre.—Mme Charles Smith, une jeune femme blanche, a été trouvée assassinée à son domicile de Crawfordville, vendredi à midi.

Le meurtre est entouré de mystère.

REPUBLICQUE ARGENTINE. DEPECHE S

Le 20 septembre, plusieurs régiments ont été le cinquante-nuitième d'une grande bataille à laquelle ils ont eu l'honneur d'assister, d'une des brillantes victoires de l'armée française, d'autant plus brillante que leurs troupes eurent affaire à un adversaire particulièrement redoutable, doué d'un égal héroïsme, et qu'il fallut tout le courage des petits soldats de France, et aussi l'audacieuse habileté de leurs chefs pour gagner, non sans peine, la victoire.

La victoire de l'Alma fut la première étape de cette route glorieuse qui conduisit le drapeau français à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert, à Malakoff. Gloire aux hommes qui ont écarté cette grande lutte à bonne fin, au milieu de difficultés insurmontables, à Saint-Arnaud, à Canrobert, à Mac-Mahon, à Pélissier, à Bazeille, à Saint-Arnaud surtout, mort au milieu de son triomphe comme jadis Nelson à Trafalgar....

C'est à ces grands soldats que revient l'honneur du succès de la dure campagne, aussi honorable, aussi glorieuse pour la France qu'elle le fut pour les intrépides adversaires d'alors, les amis déjà, les alliés d'aujourd'hui.

REPUBLICQUE ARGENTINE. DEPECHE S

Le 20 septembre, plusieurs régiments ont été le cinquante-nuitième d'une grande bataille à laquelle ils ont eu l'honneur d'assister, d'une des brillantes victoires de l'armée française, d'autant plus brillante que leurs troupes eurent affaire à un adversaire particulièrement redoutable, doué d'un égal héroïsme, et qu'il fallut tout le courage des petits soldats de France, et aussi l'audacieuse habileté de leurs chefs pour gagner, non sans peine, la victoire.

La victoire de l'Alma fut la première étape de cette route glorieuse qui conduisit le drapeau français à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert, à Malakoff. Gloire aux hommes qui ont écarté cette grande lutte à bonne fin, au milieu de difficultés insurmontables, à Saint-Arnaud, à Canrobert, à Mac-Mahon, à Pélissier, à Bazeille, à Saint-Arnaud surtout, mort au milieu de son triomphe comme jadis Nelson à Trafalgar....

C'est à ces grands soldats que revient l'honneur du succès de la dure campagne, aussi honorable, aussi glorieuse pour la France qu'elle le fut pour les intrépides adversaires d'alors, les amis déjà, les alliés d'aujourd'hui.

REPUBLICQUE ARGENTINE. DEPECHE S

Le 20 septembre, plusieurs régiments ont été le cinquante-nuitième d'une grande bataille à laquelle ils ont eu l'honneur d'assister, d'une des brillantes victoires de l'armée française, d'autant plus brillante que leurs troupes eurent affaire à un adversaire particulièrement redoutable, doué d'un égal héroïsme, et qu'il fallut tout le courage des petits soldats de France, et aussi l'audacieuse habileté de leurs chefs pour gagner, non sans peine, la victoire.

La victoire de l'Alma fut la première étape de cette route glorieuse qui conduisit le drapeau français à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert, à Malakoff. Gloire aux hommes qui ont écarté cette grande lutte à bonne fin, au milieu de difficultés insurmontables, à Saint-Arnaud, à Canrobert, à Mac-Mahon, à Pélissier, à Bazeille, à Saint-Arnaud surtout, mort au milieu de son triomphe comme jadis Nelson à Trafalgar....

C'est à ces grands soldats que revient l'honneur du succès de la dure campagne, aussi honorable, aussi glorieuse pour la France qu'elle le fut pour les intrépides adversaires d'alors, les amis déjà, les alliés d'aujourd'hui.

REPUBLICQUE ARGENTINE. DEPECHE S

Le 20 septembre, plusieurs régiments ont été le cinquante-nuitième d'une grande bataille à laquelle ils ont eu l'honneur d'assister, d'une des brillantes victoires de l'armée française, d'autant plus brillante que leurs troupes eurent affaire à un adversaire particulièrement redoutable, doué d'un égal héroïsme, et qu'il fallut tout le courage des petits soldats de France, et aussi l'audacieuse habileté de leurs chefs pour gagner, non sans peine, la victoire.

La victoire de l'Alma fut la première étape de cette route glorieuse qui conduisit le drapeau français à Inkermann, à Traktir, au Mamelon-Vert, à Malakoff. Gloire aux hommes qui ont écarté cette grande lutte à bonne fin, au milieu de difficultés insurmontables, à Saint-Arnaud, à Canrobert, à Mac-Mahon, à Pélissier, à Bazeille, à Saint-Arnaud surtout, mort au milieu de son triomphe comme jadis Nelson à Trafalgar....

C'est à ces grands soldats que revient l'honneur du succès de la dure campagne, aussi honorable, aussi glorieuse pour la France qu'elle le fut pour les intrépides adversaires d'alors, les amis déjà, les alliés d'aujourd'hui.